

Il n'y a plus personne dans les miradors

Cécile Delestre



*A Cécile Bertrand
Et Ruth Fayon*

"Dans la haine nazie, il n'y a rien de rationnel.
Nous ne pouvons pas la comprendre, mais nous devons comprendre
D'où elle est issue et nous tenir sur nos gardes.
Si la comprendre est impossible, la connaître est nécessaire
Parce que ce qui est arrivé peut recommencer"

Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés*

Nuit sans sommeil.

Quelques moments de somnolence pour voir ma cousine disparaître du mauvais côté. Se raccrocher à la radio, à la respiration de mon frère, à cette réalité là.

Quand le réveil sonne, j'ai l'impression de plonger dans le grand bain sans savoir nager. Enfilage de vêtements chauds et qui rassurent. Ils sentent ma maison et ma mère. Je me raccroche à tout avant de refermer la porte du studio de mon frère.

La traversée de Genève.

Les feux oranges qui n'arrêtent pas de me surprendre m'occupent l'esprit jusqu'à l'aéroport. Plus de réseau de téléphone avec la France, j'avance seule.

A cinq heures du matin, des voyageurs avec pour seul bagage un sac à dos et des tenues pour affronter le grand froid, il y en a finalement peu et le groupe pour Cracovie se forme rapidement. Immédiatement je sens qu'il y a deux sortes de voyageurs : des enseignants sortis de leurs lits pour leur formation continue et des juifs. Les premiers partent en expédition polaire, ça à l'air excitant !

Dans la foule, j'ai déjà repéré Ruth appuyée sur sa canne, la clope au bec, la démarche chaloupée, le sourire au coin des lèvres et sa grosse valise.

Au-dessus des nuages, l'Europe est magnifique. Le soleil réchauffe l'avion. Malheureusement le commandant de bord, nous annonce régulièrement que les conditions climatiques sur Cracovie sont mauvaises et que la température est en dessous de 0°C

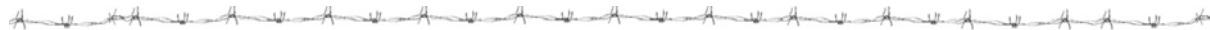
Atterrissage sur l'aéroport de Cracovie sous la neige. On se croirait en plein tournage d'un film de Costa-Gavras. J'attends de voir apparaître Yves Montand.

Le tarmac est encombré de vieux avions de l'armée soviétique visiblement entretenus. Ici le mur de Berlin a laissé des traces.

A peine le temps d'allumer une cigarette et déjà les chauffeurs polonais nous pressent dans les cars.

Aimantée, je suis Ruth.

Je sens que j'aurais besoin de sa présence pour affronter le monstre.



Le voyage jusqu'à Birkenau va durer environs une heure.

Une heure de terreur.

Je me force à regarder ce triste bout de Pologne enneigée, ces banlieues de l'ère soviétique.

Mais je suis ailleurs.

A l'intérieur de camps que j'imagine la nuit.

Des corps que je laisse mourir,

des cris

et des cachettes que j'essaye de dénicher...

Mon corps et mon cerveau commencent à ne plus vouloir fonctionner ensemble.

J'entends mon voisin me parler doucement.

Et Ruth me répète plusieurs fois qu'il n'y a plus personne dans les miradors.

Que nous sommes libres de penser et de dire.



Et le voilà.

Le vrai.

Un long mur de briques brunes, un porche pour le train surmonté d'un mirador et de fils de fer barbelés.

Quand je lève les yeux vers lui, je vois le sommet.

Je peux lever les yeux,

Je suis libre.



Ruth s'approche de moi, droite derrière son fauteuil roulant :

« Quand tu entres ici, tu fais le silence. Quand tu en sors, parles »



Immensité.

Partout où se pose le regard, des baraquements. Quelques-uns en briques sans fondations, la majorité en bois.

Tous recouverts de neige.

Nous sommes entrés en enfer.



Block 15 : Block de femmes.

Construit sur le modèle d'une écurie. Le bardage n'est pas joint.

A l'entrée trône un immense poêle en béton.

Chauffage au bois.

Pas de bois.

De chaque côté des parois, des châssis sur quatre niveaux. Le guide nous explique que le sadisme nazi était pensé à tous les niveaux, chaque détail avait été étudié : Car en dehors du fait que les lattes n'étaient pas jointes et faites avec des restes de planches pourries, chaque montants des "lits" étaient orientés différemment.

Un châssis mesure environ un mètre de large. Quatre personnes s'entassaient dessus souvent sous une seule couverture.

Chaque block pouvait contenir jusqu'à mille personnes.



Le guide polonais doit respecter un certain timing, apparemment le discours est le même pour chaque groupe. Mais Ruth insiste pour que l'on entre dans la baraque des latrines. C'est le lieu où elle a pu croiser son père pour la dernière fois.

Nouveau baraquement, construit sur le même principe. Au milieu, un long bloc de béton construit dans la longueur, percé d'une multitude de trous.

Les latrines du camp de Birkenau. Seul lieu de semi-liberté et d'échange. De mixité aussi à certain moment.

Les SS n'y mettaient jamais les pieds.

Sous le bloc de béton était creusé une fosse, un commando juif était chargé chaque jour de le vider à la louche.



Nous sortons du block sous les yeux de femmes polonaises chargées de l'entretien du site. Elles nous regardent en riant. J'aimerais savoir ce qu'il se passe dans leur tête.



Nous entamons la grande marche le long des anciennes voies de chemins de fer jusqu'à la rampe de sélection.

Le sol est verglacé, Ruth pousse toujours son fauteuil roulant



Le guide parle aux enseignants.

Ruth regarde le ciel.

Et David intervient dans un mélange de yiddish, de français et d'hébreux. Il avait 14 ans, il était là, exactement là... et Mengele avec sa canne lui tapait sur les jambes en répétant « quel âge, quel âge ? »... "16 ans mein Herr, 16 ans". Et Mengele qui lui souriait en balançant sa canne à gauche, à droite, à gauche, à droite.

A droite.

David a passé beaucoup trop de temps avec Mengele, mais il peut encore énumérer dans ses prières ceux qui sont partis à gauche ce jour là.



La marche reprend le long des fils de fer barbelés, partout où se porte le regard il y a des baraquements. L'entrée paraît loin maintenant et toute petite.

Enfin se dresse le mémorial, mais ce sera pour plus tard. Un chemin enneigé sur la gauche nous emmène sur les ruines d'un des crématoires. Les SS les ont dynamités avant de fuir mais c'est encore assez parlant.

On distingue encore sans difficulté, les escaliers et la salle en sous-sol où les gens se déshabillaient, le passage vers la chambre à gaz. Seul les fours ont complètement été démolis sur le site de Birkenau.



Nous retraversons le mémorial pour prendre un sentier à gauche dans la forêt.

Ruth ne nous accompagnera pas.

Ce chemin là, on ne le fait qu'une fois.



Le guide est laconique.

Il nous présente un bâtiment et nous annonce la voie de la déshumanisation.

Il fait aussi froid dedans que dehors.

La première salle est vaste : c'est ici que les déportés aptes au travail étaient rigoureusement fichés. Ils n'avaient déjà plus aucun bagage.

Après les avoir fait déshabiller, on leur montrait que leurs vêtements étaient mis dans des fours à vapeur pour la désinfection.

Dans une autre salle, tout le monde est tatoué avec une veille aiguille et de l'encre. Ce matricule est une nouvelle identité, il doit être immédiatement su en allemand.

Tous les déportés passent ensuite devant un médecin nazi qui n'a pour seule fonction que de vérifier qu'aucun objet de valeur n'a pu échapper à la fouille.

Avant dernière étape : la douche.

La chaleur de l'eau dépend de l'humeur de l'officier SS.

Pour finir chacun récupère une veste, un pantalon et des chaussures de bois. Pour les tailles, ils s'arrangeront dehors.

Tout cela se fait très vite et dès les premières heures après la sélection.



Nous retournons vers le mémorial où est organisé un moment de recueillement pour ceux qui le souhaitent. Il y a un Prêtre, le Pasteur et le Rabbin de Genève.

Les gens se rassemblent devant ces sculptures et ces mots qui dans toutes les langues demandent de garder en mémoire la souffrance du peuple juif.

Je suis allée faire un tour dans la forêt.

Je me suis assise sur cette terre de cendre et de cadavre.

J'ai enlevé mes gants et caressé un arbre qui doit avoir bien plus de mémoire que nous.

Je n'avais plus peur.

Je savais que j'avais raison d'être là.

Raison de vouloir transmettre

De dire et de répéter.



J'ai rejoint le groupe au moment où David et le Rabbin entonnaient un chant en yddish.

Ruth ne voulait pas prendre part à la cérémonie mais ça a fait du bien à tout le monde que cette musique la résonne dans ce camp.

Je garderai toute ma vie, sa silhouette droite en contre-jour, seule, forte et vivante devant les ruines du four crématoire, levant la tête au passage de deux magnifiques cygnes blancs.



Retour aux cars.

Nous sommes tous frigorifiés. Certains se plaignent qu'il serait plus judicieux de faire ce voyage en été.

Ruth fait taire tous ces grands perspicaces en leur faisant remarquer qu'ils ont pourtant l'air bien couvert avec leurs anoraks et leurs bonnes chaussures de marche. De son temps, les chaussettes étaient en papier journal ou en vieux bouts de chiffons et le pyjama était souvent le même été comme hiver. C'est efficace.

Sur ce, tout le monde sort son casse-croûte et Ruth ouvre sa valise. Il semble y avoir à manger pour un régiment. Nous avons peu de temps car le trajet jusqu'à Auschwitz est très court mais elle engloutit et distribue généreusement gâteaux et friandises.

Pour finir elle m'offre une cigarette kacher !! « c'est meilleur pour la santé »



Visite d'Auschwitz.

Le car s'arrête sur un parking. Autour un magasin de décoration, un garage et un snack. A quelques mètres des maisons.

Au bout du parking, ce qui peut ressembler à l'entrée d'un musée et une grosse enseigne signalant un bar.

Nous entrons dans un hall, avec des magasins de souvenirs pour les touristes. Partout des affiches signalant qu'ils acceptent les euros et les dollars.



Entrée dans les couloirs de l'horreur.

Nous sommes effectivement dans un musée.

Mais il n'y a aucune mise en scène, juste des énormes vitrines avec ce qui a été trouvé après l'arrivée des troupes alliées.



Des milliers de casseroles, assiettes, faïenceries, argenteries...

Des milliers de valises avec le nom, l'âge et l'origine de leur propriétaire.

Des milliers de chaussures de toutes les tailles.

Des milliers de nécessaires de toilette.

Des milliers de lunettes.

Des milliers de boîtes de Zyklon B

Des murs de photo
Et puis une grande salle...

Vide
Avec une très longue vitrine.

D'abord je n'ai pas pu. Je suis entrée mais vers le mur opposé. J'entendais les commentaires des autres. Mais je voulais être sourde et aveugle. Je voulais être seule. Je voulais pleurer et crier et m'enfuir.

La salle s'est vidée, parce que la visite se poursuivait vers d'autres horreurs.

Je l'avais fait ce chemin pour venir là bordel, je savais, j'avais lu, j'avais vu derrière mon écran de télé ou de cinéma et je l'avais fait voir à d'autre.

J'ai longé le mur vers le bout de la vitrine en regardant par terre. J'ai pensé très fort à celle qui m'a guidé ici, celle qui pendant mon enfance a fait ce que je suis devenue et j'ai levé les yeux.

Je les ai tous regardé, tous mis dans ma mémoire. Ces mèches blondes, rousses, brunes.

Cette belle tresse blonde.



Je repars, traverse des couloirs.

Evidement j'ai perdu mon groupe.

Je le retrouve dehors, devant l'entrée principale du camp et son célèbre portail proclamant "Arbeit macht frei".

Le camp d'Auschwitz 1 n'a rien à voir avec Birkenau, il est construit en dur, se sont des maisons identiques, alignées les unes à côtés des autres. Cela ressemble plus à une caserne. Les prisonniers étaient surtout des polonais, des droits communs et des politiques. En revanche les conditions de vie sont les mêmes qu'à Birkenau.

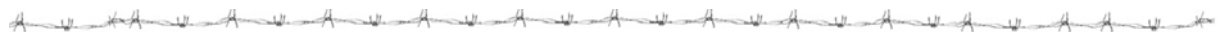


A 3h30, la nuit tombe sur le camp. Ce qui rend l'atmosphère encore plus lugubre. Le froid a transformé mon corps en une immense contracture.

Nous visitons quelques-uns de ces blocks.

Notamment la prison. Mini-camp d'extermination : les cellules font environs 4 mètres carrés et on y entasse les prisonniers jusqu'à ce qu'on ne puisse plus fermer les portes.

Les SS ont essayé de mettre du zyklon B dans les cellules mais elles n'étaient pas assez bien isolées et il y aurait eu des dommages collatéraux.



Nous finissons la visite, par les fours crématoires d'Auschwitz 1, qui contrairement à ce que certains aiment à croire sont en parfaits état.

La porte blindée de l'entrée est quelque peu brinquebalante, certains ont du s'énerver dessus mais la chambre à gaz est intacte.

Nous entrons en silence.

Les murs parlent, ils crient même tellement ils sont griffés. Je gagne le fond du groupe car je ne suis pas pressé d'affronter la gueule des fours.

Et puis une voix agacée : "J'espère que ça ne vas pas durer encore longtemps sinon on n'aura pas le temps de faire le plein de cigarette à l'aéroport".

J'avoue... c'est très mal passé.



Ruth est retournée cinq fois à Auschwitz depuis 1945.

Je crois que je n'y remettrais jamais les pieds.

Je n'ai rien pris en moi de cette horreur

Je ne la comprendrais jamais

Mais je la connais.

Ma mémoire est un fil que j'ai décidé de laisser traîner.



Le 31 décembre 2005